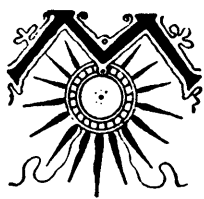


LE REFUGE

Avignon, 16 avril.



E voici loin de vous, Thérèse. Selon votre désir, je me suis éloigné, et jamais plus je ne reparaitrai devant vous.

"Il est nécessaire à mon repos que je ne vous voie plus. Quittez-moi, mon ami, si vous m'aimez."

En disant ces cruelles paroles, votre voix tremblait imperceptiblement, et vos beaux yeux, qui fuyaient les miens, étaient comme noyés de larmes volontairement contenues.

La douleur m'a rendu stupide. Je n'ai su que me précipiter sur votre main que vous me refusiez presque ; j'y ai déposé le plus respectueux, le plus tendre des baisers ; j'ai mur-

muré, d'une voix brisée, un suprême adieu, et j'ai fui. Et je suis loin de vous, Thérèse.

Tout d'abord je n'ai pas compris. Je me suis imaginé que je vous avais déplu. Je me suis mis à douter de moi-même et de vous. Les serremments de main furtifs, les longs regards ravis que vous avez eus pour moi, les joyeux sourires dont votre visage radieux s'illuminait à ma vue, les confidences rapides échangées autour de votre piano, tous les témoignages d'amour naissant et grandissant que vous m'avez prodigués cet hiver,—en une minute horrible,—m'ont paru n'avoir d'autre importance que celle que mon esprit, facile à l'illusion, leur attribuait.

Vous m'aviez souri. Mais n'est-ce pas le rôle des jeunes filles de sourire, comme les fleurs embaument inconsciemment ? Vous m'aviez laissé regarder dans vos yeux pleins de rêve et d'infini. Mais les étoiles, pour ne pas se dérober à nos regards, ne sont-elles pas froidement indifférentes à nos extases ? Vous

m'aviez révélé quelques-unes de vos intimes aspirations, de cette voix musicale et berceuse que, seule, vous possédez. Mais les souffles du soir dans les feuillages printaniers et les plaintes des eaux sont-ils des aveux d'amour échappés à des lèvres invisibles ?

J'avais pris pour des réalités mes rêves solitaires. Ce n'était pas la première fois, ce n'est pas la dernière hélas ! J'aime me faire illusion. Les bonheurs de rêve, si décevants soient-ils, sont encore du bonheur.

Tout meurtri de vos désolantes paroles, j'ai fait ma malle rapidement. J'ai pris le premier train en partance vers le Midi, et poussé par un inconcevable besoin de savourer mon désespoir, je suis venu me cacher ici, loin, bien loin de vous, ô ma Thérèse aimée !

17 avril.

"Il est nécessaire à mon repos que vous vous éloigniez. Quittez-moi, mon ami, si vous m'aimez !"



Vous vous avaniez dans ce bal au bras de votre père.

Si je vous aime ! Oh ! oui, je vous aime, puisque, sur le simple désir que vous m'en avez témoigné, j'ai renoncé au plaisir de vous voir. Et j'ai mis, entre vous et moi, des lieues et des lieues infranchissables, afin de vous éviter les ennuis que ma présence vous eût sans doute causés.

J'ai beaucoup réfléchi à ces suprêmes paroles, tombées de vos lèvres tristes sur mon rêve de bonheur qu'elles ont fait évanouir.

Il me semble maintenant que je les ai mal interprétées. Je regrette de n'avoir formulé aucun murmure avant de me soumettre à vos volontés. J'ai eu tort de ne pas surmonter la stupéfaction qu'elles m'ont causée et de n'avoir sollicité aucune explication. Peut-être songez-vous aujourd'hui que, pour vous avoir si facilement obéi, je ne vous aimais pas bien profondément.

"Mon ami, si vous m'aimez..." Non, ce n'est pas ainsi que l'on congédie un importun, avec

des mots qui caressent, avec une voix qui tremble, avec des yeux noyés de larmes. Oh ! Thérèse, quel secret douloureux m'avez-vous caché ? A quel devoir m'avez-vous sacrifié ? Je souffre, chère aimée. Mais vous ?

Des détails, auxquels mon adoration muette pour vous m'empêchait de prendre garde, me reviennent en foule à présent. Il n'était pas difficile de voir que, parmi les jeunes gens accueillis dans votre famille, Jacques Morand était l'objet des attentions de votre père et de votre mère. Il avait même avec vous, Thérèse, des privautés dont je fus plus d'une fois jaloux.

Jacques Morand est riche. C'est un garçon sérieux, très entendu en affaires. Quel intérêt aurait-il eu à venir assidument dans une maison aussi modeste que la vôtre, s'il ne vous avait pas aimée ? Il vous aime, Thérèse, je le devine aujourd'hui. Vous avez exercé sur lui l'inconsciente séduction que vous produisez sur tous ceux qui vous voient. Et vos parents, heu-

reux du riche parti qui s'offre à vous, favorisent de tout leur pouvoir, que dis-je ? vous imposent l'amour de Jacques Morand.

Ils ont déjà calculé, les braves gens ! eux qui ont eu de dures années, eux qui ont connu les angoisses de la misère dorée, ils ont calculé le luxe dont vous pourriez jouir. Ils vous voient radieuse, dans votre loge à l'Opéra, adulée dans les fêtes mondaines et triomphante entre les plus belles, partout où les Parisiennes font assaut de charme et de beauté.

Vous, toujours soumise, heureuse avant tout du bonheur de vos parents aimés, vous n'avez pas su leur dire non. Vous n'avez pas voulu les chagriner du récit de votre très réelle inclination pour ce pauvre Jean Clausier, ce mauvais barbouilleur de toiles qui serait déjà mort de misère, sans les quelques milliers de francs de rentes que ses parents ont eu l'heureuse idée de lui laisser. Et, après de longues hésitations, après de douloureuses luttes peut-